FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLEANS, 27 FEVRIER 1861.

LES PROSCRITS DE SICILE

ROMAN INEDIT

PAR EMMANUEL GONZALES

Première partie.

VII

LES PROSCRITS.

Giovanni était rentré sans encombre au château de son père.

Il avait trouvé à l'intérieur, devant sa porte, la petite table qu'il avait emportée d'abord. Jean, pendant son absence, pensait n'avoir à entre dans sa chambre; d'ailleurs, son jardin ronflait d'une manière formidable.

Alors, il avait tiré à lui la corde à nœuds, et, après l'avoir soigneusement cachée sous son maigre matelas, il s'était jeté tout habillé sur son lit. Et, le corps brisé par les émouvantes secousses du cœur, il n'avait pas tardé à s'endormir.

Réveillé des l'aube, par un léger bruit, Giovanni se jeta brusquement en bas de sa couche, et vit, au milieu de sa chambre, le marquis de l'aspe Forte, debout, en costume de voyage, botté, éperonné, un cravache à la main.

— Vos apprêtes seront pas longs, à ce que je vois; tant mieux, dit le vieillard d'une voix moins rude que de coutume. Suivez moi dans l'heure de partir est venue.

Peut-être n'attendait il à trouver son fils repentant. A le voir implorer à genoux son pardon, et s'unir à l'œuvre de la famille pour la délivrer rose; mais il n'est pas sans ami.

Giovanni prit à la main son vieux fusée accrochée à la muraille, ouvrit lui même la porte, et, effaçant, il s'inclina respectueusement devant son père

Le marquis sortit, mais, s'arrêtant sur le seuil, il laisse un regard implacable à son fils et continua sa route

Le jeune homme le suivit sans proférer une parole, mais sans lorfanterie, et ils arrivèrent ainsi jusqu'à la cour d'honneur, où deux cavaliers tout selles les attendaient, mais que en plus faut d'impatience, mais en achevant de mettre leur avoine avec une quiétude parfaite.

Le jeune Sicilien promena autour de lui des regards attristés. Il était mentalement adieu aux vieux orangers de son enfance, à ses petites tourelles aux tons sigus, à son vieux manoir qui il ne reverrait plus jamais debout, à l'herbe épaisse et courte qui recouvrait le pavé de la cour, et s'étendit que tout était sombre, froid et silencieux autour de lui. Il poussa un soupir étouffé, puis il sauta monter à cheval et partir, quand il aperçut, blotti derrière un petit tuseil d'arbustes, un vieux serviteur et son fils, qui lui disaient adieu de loin, et essuyant leurs yeux d'une main, et en lui adressant du baiser de l'autre. Ce dernier, plus hardi que le fut lui du profond isolement qui l'entourait, remua le jeune Sicilien jusqu'au fond des entrailles.— Sa fierté, tous les ressentiments de son ancêtre lombard, comme le sang des chauds rayons du soleil.— Il oublia les humiliations qu'il avait subies, les mauvais traitements, qu'il avait souferts, et il eut regret de partir sans embrasser celle qui l'avait élevé et entr'ouverts, Diodato qui réclamait en le montrant du doigt.

Blessée dans sa fierté native, honteux, presque indigné d'avoir été une fois de plus la dupe de ses bons sentiments, Giovanni refoula ses larmes qui il sentit lui retomber sur le cœur brûlantes comme des étincelles, et, sautant à cheval, il s'élança hors du château, sans regarder en arrière.

A vingt pas de là, il arrêta court ses montures et attendit son père, qui ne tarda pas à le rejoindre.

Ils cheminèrent côte à côte pendant un quart d'heure environ, sans échanger un seul mot.

Ce fut le marquis Pietro de Campo Forte qui rompit le premier le silence.

—Tu vous, Giovanni, dit-il, où te conduit ton obstination.—autrefois j'ai eu l'ambition de faire de toi un moine, et tu as résisté à la volonté de ton père

—Parce que je ne me sentais aucune vocation pour l'état ecclésiastique, répondit simplement le jeune homme.

—Tu vocation était de ne rien faire, et mériterait et de n'avoir pas osé aborder du mon autre.

—Ah! tu me fais cruellement repentir d'avoir toujours été trop faible et trop bon pour toi!

Cette réflexion paternelle fit passer un imperceptible sourire sur les lèvres de Giovanni quoique il eut le cœur navré.

—Aujourd hui il en sera pas ainsi de gré ou de force, il faudra bien obéir, continua le vieillard.

—Vous voyez que j'obéis sans me plaindre mon père.

—Et de quoi te plaindrais tu? s'écria Campo Forte en se tournant à demi sur sa selle. Quelle carrière pourrais-tu entreprendre? Quelle ardeur pensée et l'énergie que tu as malheureusement contrariées depuis ton enfance! Tu aimes les rixes et les combats, ta dernière escapade le prouve, dans tout bonnet était, tu aurais le mais c'est une besogne qui, certes, ne te fera pas défaut, car nous vivons en de déplorables temps, monsieur mon fils. Les enfants se revoltent contre leur père, les paysans contre leur seigneur, et les seigneurs contre leur roi.

Mais nous saurons opposer une puissante digue à ce torrent qui déborde et menace de tout engloutir. Patience!

Vous allez vivre au milieu de gens qui vous donneront l'exemple du respect et de l'obéissance passive que l'on doit à ses supérieurs.

Sachez, si vous appelé à rempliront des idées nouvelles que les armées républicaines veulent implanter chez nous par la force; à combattre les ennemis de la patrie, à faire respecter les privilèges de la noblesse, à purger le pays de ces bandes de sinistre révoltés que le dessèchent Et si cet en restant toujours fidèle à ton roi, en te dévouant sans relache à la défense de la patrie et de la famille, que tu parviens à faire oublier ton passé et te réhabiliter à mes yeux.

Giovanni ne répondit pas à cette longue harangue, dont il n'avait pas entendu un seul mot.

Il était sorti des portes de Girgenti comme Hippolyte de celles de Trezène, tout pensif.

Il songeait à Julith, à la Fabbana, ces deux vieures absorbaient sa pensée et remplissaient son cœur

Les deux cavaliers cheminaient donc silencieusement côte à côte, en longeant la lisière d'un bois de chênes verts et d'oliviers sauvages, qui de temps en temps coupe de leur retenue à quelques pas d'eux.

Les chevaux effrayés se cabrèrent.

A la même instant, un homme, le visage hâve, la barbe inculte et les vêtements en haillons, sortit du bois, tenant à la main une mauvaise carabine, dont le canon lui tremblait encore.

A l'aspect des deux cavaliers, il se rejeta dans le bois et disparut aussitôt.

Le maître de Campo Forte envoya, à défaut de balle, une horrible imprécation au pauvre diable et Giovanni haussa les épaules par un geste de douloureuse pitié.

Puis, quand les chevaux eurent repris leur allure paisible et se furent rapprochés l'un de l'autre :

—C'est surtout à ces brigands là dit le vieillard, que je ordonne de faire une guerre acharnée, quand l'occasion s'en présentera

—Quels brigands! demanda le jeune Sicilien, en regardant son père avec un nait étonnement.

—Je parle de ces misérables qui, semblables à des bêtes fauves, se réunissent par bandes dans les forêts ou les montagnes, qui, aussitôt la nuit venue, abandonnent leurs repaires, pour aller rôder par les campagnes, dévastant les récoltes sur pied, pillant de granges isolées, nous rapponnant, nous autres, quand nous rentrons attardés, et tuant lâchement, retranchés derrière un rocher, une haie, les soldats envoyés à leur poursuite.

C'est une association ténébreuse et insaisissable qui a ses chefs, dit-on, et qui grandit chaque jour. Le sang de ceux d'entre eux qui tombent dans cette lutte impie, est comme un germe fécond : en tuer vous vingt, il en surgit cent.

Que le diable m'emporte si je sais ce qu'ils veulent et s'ils savent plus que moi — Espèce de désordre et de rébellion, je crois, et voilà tout.

—Si vous me permettez de vous répondre, mon père, dit Giovanni en s'inclinant sur le cou de sa monture, peut être vous le dirai je.

—Et de quoi te plaindrais tu? s'écria Campo Forte en se tournant à demi sur sa selle. Quelle carrière pourrais-tu entreprendre? Quelle ardeur de pensée et l'énergie que tu as malheureusement contrariées depuis ton enfance! Tu aimes les rixes et les combats, ta dernière escapade le prouve, dans tout bonnet était, tu aurais le mais c'est une besogne qui, certes, ne te fera pas défaut, car nous vivons en de déplorables temps, monsieur mon fils. Les enfants se revoltent contre leur père, les paysans contre leur seigneur, et les seigneurs contre leur roi.

Mais nous saurons opposer une puissante digue à ce torrent qui déborde et menace de tout engloutir. Patience!

Vous allez vivre au milieu de gens qui vous donneront l'exemple du respect et de l'obéissance passive que l'on doit à ses supérieurs.

Sachez, si vous appelé à rempliront des idées nouvelles que les armées républicaines veulent implanter chez nous par la force; à combattre les ennemis de la patrie, à faire respecter les privilèges de la noblesse, à purger le pays de ces bandes de sinistre révoltés que le dessèchent Et si cet en restant toujours fidèle à ton roi, en te dévouant sans relache à la défense de la patrie et de la famille, que tu parviens à faire oublier ton passé et te réhabiliter à mes yeux.

Giovanni ne répondit pas à cette longue harangue, dont il n'avait pas entendu un seul mot.

Il était sorti des portes de Girgenti comme Hippolyte de celles de Trezène, tout pensif.

Il songeait à Julith, à la Fabbana, ces deux vieures absorbaient sa pensée et remplissaient son cœur

Les deux cavaliers cheminaient donc silencieusement côte à côte, en longeant la lisière d'un bois de chênes verts et d'oliviers sauvages, qui de temps en temps coupe de leur retenue à quelques pas d'eux.

Les chevaux effrayés se cabrèrent.

A la même instant, un homme, le visage hâve, la barbe inculte et les vêtements en haillons, sortit du bois, tenant à la main une mauvaise carabine, dont le canon lui tremblait encore.

A l'aspect des deux cavaliers, il se rejeta dans le bois et disparut aussitôt.

Le maître de Campo Forte envoya, à défaut de balle, une horrible imprécation au pauvre diable et Giovanni haussa les épaules par un geste de douloureuse pitié.

Puis, quand les chevaux eurent repris leur allure paisible et se furent rapprochés l'un de l'autre :

—C'est surtout à ces brigands là dit le vieillard, que je ordonne de faire une guerre acharnée, quand l'occasion s'en présentera

—Quels brigands! demanda le jeune Sicilien, en regardant son père avec un nait étonnement.

—Je parle de ces misérables qui, semblables à des bêtes fauves, se réunissent par bandes dans les forêts ou les montagnes, qui, aussitôt la nuit venue, abandonnent leurs repaires, pour aller rôder par les campagnes, dévastant les récoltes sur pied, pillant de grangues isolées, nous rapponnant, nous autres, quand nous rentrons attardés, et tuant lâchement, retranchés derrière un rocher, une haie, les soldats envoyés à leur poursuite.

C'est une association ténébreuse et insaisissable qui a ses chefs, dit-on, et qui grandit chaque jour. Le sang de ceux d'entre eux qui tombent dans cette lutte impie, est comme un germe fécond : en tuer vous vingt, il en surgit cent.

Que le diable m'emporte si je sais ce qu'ils veulent et s'ils savent plus que moi — Espèce de désordre et de rébellion, je crois, et voilà tout.

—Si vous me permettez de vous répondre, mon père, dit Giovanni en s'inclinant sur le cou de sa monture, peut être vous le dirai je.

—Ah! tu me fais cruellement repentir d'avoir toujours été trop faible et trop bon pour toi!

Cette réflexion paternelle fit passer un imperceptible sourire sur les lèvres de Giovanni quoique il eut le cœur navré.

—Aujourd hui il en sera pas ainsi de gré ou de force, il faudra bien obéir, continua le vieillard.

—Vous voyez que j'obéis sans me plaindre mon père